

Voir Paris
et Mourir

Avant l'expérience, l'anxiété et la dépression avaient gâché ma vie. Je justifiai ma mélancolie en me convaincant que c'était le seul état d'esprit que pouvait ressentir un homme réaliste.

J'avais cru qu'il n'y avait pas de Dieu, de ciel, d'enfer, de Christ, d'anges, de miracles, de vie après la mort et de signification ultime de la vie.

On naît dans un univers complètement hasardeux ; on lutte pour la survie et le plaisir, puis on meurt.

Quelle est la raison de vivre ?

Il n'y en a pas. Pourquoi ne pas mourir ?

Trop effrayé pour mourir, je restais en vie.

Pr. Howard Storm

Voir Paris
et Mourir
*une expérience
aux frontières de la mort*

traduit de l'anglais par Marc Géraud



Le jardin des Livres
Paris

Vous pouvez envoyer les premières pages de ce livre à vos amis et relations par e-mail en vous connectant sur www.lejardindeslivres.fr

Traduction française © Le Jardin des Livres 2010
243 bis, Boulevard Pereire – Paris 75827 Cedex 17

Lisez tous les premiers chapitres de nos livres
Site internet éditeur : www.lejardindeslivres.fr

Toute reproduction, même partielle par quelque procédé que ce soit, est interdite sans autorisation préalable. Une copie par xérographie, photographie, support magnétique, électronique ou autre constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 et du 3 juillet 1995, sur la protection des droits d'auteur.

Préface d'Anne Rice

À partir de l'instant où j'ai aperçu Howard Storm à la télévision, j'ai su qu'il était extraordinaire parmi les individus uniques qui sont passés de l'Autre Côté, à la suite d'un accident médical.

Oui, j'ai vu la lumière dont tous parlent ; oui, j'ai expérimenté la récapitulation de ma vie, si souvent mentionnée ; oui, j'ai expérimenté la chaleur et l'amour d'un être supérieur.

Mais il y avait eu beaucoup plus que ça pour cet homme – comme si cela n'avait pas été assez.

Et il est revenu de la mort pour changer le cours entier de sa vie.

Une carrière d'artiste et de professeur d'art a été abandonnée au profit d'un ministère chrétien... Il était clair que le besoin d'Howard de parler de son expérience était irrésistible. Il a été entraîné sur la route qu'ont suivie les saints des anciens temps. Il a été renversé sur la route de Damas, et à chaque apparition télévisée qui a

suivi – et il y en a eu beaucoup – il a donné l'impression qu'après sa chute, il a remonté à pied et a lutté pour témoigner des implications immédiates de tout ce qu'il avait vu de l'autre côté.

J'ai donc voulu le retrouver, le connaître et lui demander plus de détails, mais seul un respect profond pour son intimité m'en a empêchée. Quand je finis par découvrir qu'il voulait écrire sur ses expériences, j'attendis impatiemment son manuscrit. Et mon attente a été largement récompensée.

Le livre que vous avez entre les mains est son témoignage le plus complet à ce jour.

L'histoire est plus que remarquable : c'est l'enfer et le ciel qui sont montrés dans ces pages. C'est le Seigneur lui-même et ses anges qui sont rencontrés.

Howard Storm voit l'univers au-delà des temps. Bien sûr, d'autres ont raconté cette histoire. C'est ainsi qu'elle fonctionne. Ils sont des témoins en tous temps et en des lieux différents.

Storm est un témoin doté d'une force vitale certaine et d'endurance. Avec une rare combinaison de sophistication et d'humilité, il est capable de nous mener dans un lieu de ténèbres atroces et à sa délivrance grâce à une prière simple, voire primitive. Un royaume de lumière béate est révélé ici dans toute sa splendeur. Nous sommes emportés par Howard Storm au-delà du temps et du doute, et nous nous soucions des véritables secrets de l'univers avant le retour inévitable et douloureux.

Ne vous trompez pas : cet homme est un mystique. Ceci est un livre qui répond à un appel. C'est un livre que vous dévorerez de la première à la dernière page, et vous le passerez à d'autres. Ceci est un livre que vous citerez dans votre conversation quotidienne. Storm était destiné à l'écrire et nous sommes faits pour le lire.

Chaque expérience aux frontières de la mort change celui qui y survit. Celle-ci touche inévitablement d'innombrables autres personnes.

La vocation de Storm est de toucher une grande multitude : les pains et poissons qui lui sont donnés nourriront des milliers, si ce ne sont des centaines de milliers de personnes.

C'est son cadeau, son cadeau pour nous.

Anne Rice

New Orleans

~ 1 ~

Paris

Paris, la cité de la lumière.

Qu'est-ce qui pourrait aller mal dans le cœur du monde civilisé ?

Cela devait être la veille du dernier jour de notre visite artistique en Europe. Nous commençâmes samedi matin avec la maison et l'atelier d'Eugène Delacroix. L'atelier contenait sa palette, son chevalet, la chaise sur laquelle il s'asseyait et son bureau. Seule ma femme Beverly et moi allâmes à l'atelier car tous les autres membres du groupe voulaient dormir tard, fatigués qu'ils étaient d'être traînés de musées en galeries du matin jusqu'au soir. Nous arrivâmes donc au musée Delacroix à neuf heures, et juste avant onze heures, nous revînmes à notre chambre d'hôtel pour préparer notre petit groupe à se

rendre au centre Pompidou. Cela devait être l'un des sommets de ce tour d'Europe.

De retour à la chambre d'hôtel, je sentis monter en moi une sensation de nausée. Quelques fois pendant notre voyage, j'avais eu des indigestions et j'avais pris des antiacides en vente libre ainsi que de l'aspirine qui soulagent toujours le malaise. Cette fois-ci je pris deux aspirines que j'avalai avec un cola éventé du soir précédent, et je continuai à parler avec quelques étudiants tout en essayant d'ignorer le malaise croissant de mon estomac. Alors que je parlais avec mon étudiante Monica, j'ai eu soudain l'impression qu'on m'avait tiré dessus... J'éprouvai une douleur brûlante au milieu de mon ventre. Mes genoux flanchèrent et je tombai à terre, me tenant le ventre et hurlant de douleur.

Quelque chose d'horrible était en train de se passer en moi mais je ne savais pas quoi. J'étais même étonné qu'il n'y ait pas de blessure extérieure visible sur mon corps. En fait, il n'y avait pas eu de bruit, et quand je regardai, je ne pus trouver un endroit par lequel une balle aurait pu entrer dans la chambre.

Le soleil du matin passait à travers les vitres de la porte fermée du balcon, filtré par les rideaux droits. Il n'y avait pas de verre brisé où j'aurais pu voir le trou causé par une balle ayant traversé la fenêtre, pas de trou déchiré dans le tissu immaculé. Il y avait seulement une blessure profondément enfoncée dans mon abdomen.

La douleur me submergeait comme si je m'enfonçais dans un bain de lave d'agonie. Me débattant par terre dans une confusion désespérée, je cherchai fiévreusement une explication pour ce qui m'arrivait. Une minute auparavant, j'étais en train de parler avec Monica de notre

prochaine visite au musée et la minute d'après, j'étais agité sur le sol en proie à une douleur qui me consumait. Je m'étais effondré au pied du lit mais je m'étais traîné dans l'espace réduit entre le mur et le lit. De terreur, je luttais dans un espace où je pourrais être en sûreté, en position fœtale. Coincé entre le lit et le mur, je me battais pour contrôler la panique qui montait. En hurlant et en gémissant, je savais que j'ajoutais à ma situation difficile et que ma femme ne pouvait comprendre ce qui m'arrivait.

Je criai à ma femme Beverly d'appeler un docteur. Elle était tétanisée par le choc. Je jurai même quand je vis qu'elle ne me répondait pas. Elle se reprit suffisamment pour appeler la réception de l'hôtel et on lui répondit qu'un médecin allait arriver. Depuis le sol, je regardai la longue fenêtre de la porte française du balcon. À travers les rideaux blancs transparents, la lumière entra à flots dans la petite chambre, et dehors le ciel était d'un bleu d'azur. D'une certaine manière, je fus rassuré par la beauté du jour. Quelque chose allait très mal en moi, mais je puisais du réconfort dans le fait que le médecin allait arriver. C'était quand même Paris, la Cité des Lumières, et tout irait bien. En attendant, la douleur augmentait. J'essayais d'être stoïque. Je combattais pour contrôler la douleur lancinante.

En dix minutes, le docteur arriva. Il était d'une stature frêle et devait avoir une trentaine d'années. Je ne pus que faiblement résister quand il s'efforça de me mettre sur le lit. En ouvrant les boutons de ma chemise pour examiner mon estomac, il me demanda ce qui s'était passé. Le tâtonnement de ses doigts sur mon abdomen aggrava la douleur. Je luttai avec lui. Il me dit que j'avais une perforation du duodénum et que je devais aller directement dans un hôpital.

– Est-ce que j'aurai besoin d'une opération ? demandai-je.

– Oui, immédiatement.

Il appela une ambulance et m'injecta une petite quantité de morphine. L'agonie intense commença à s'apaiser. Il m'expliqua que la morphine était juste suffisante pour m'emmener à l'hôpital, mais qu'elle n'interférerait pas avec l'anesthésiant du chirurgien que j'aurai bientôt.

Je réussis à penser plus clairement. Le séjour à l'hôpital serait le plus gênant. Le lendemain, ma femme, nos étudiants et moi étions supposés nous rendre à Amsterdam pour reprendre l'avion vers les Etats-Unis. Mais tout irait bien. Je pouvais assurer. Je l'avais toujours fait.

Les deux jeunes ambulanciers paraissaient charmants. Ils me soulevèrent du lit et m'amènèrent de l'autre côté, portant mon corps sur leurs épaules. Nous descendîmes le hall et entrâmes dans l'ascenseur qui nous amena au premier étage. Il y avait à peine de la place pour nous et j'étais comprimé entre eux. L'ascenseur s'arrêta au premier au-dessus de la rue. De là, un long escalier tournant y menait. L'ambulancier trouva une chaise droite dans le restaurant et me fit descendre les escaliers en me portant jusqu'à la rue. Les hommes s'efforçaient de me tenir en hauteur et en équilibre. Je titubais et chancelais, mais ils luttèrent pour me porter. Je n'arrêtais pas de murmurer: « *S'il vous plaît, ne me laissez pas tomber* ». Ils m'étendirent sur une civière à même le trottoir et la firent ensuite glisser à l'arrière d'une petite ambulance. Pendant un moment je paniquai, parce que je redoutais qu'on parte sans ma femme. À mon grand soulagement, je vis Beverly s'asseoir sur le siège avant entre les ambulanciers. Le véhicule traversa à toute allure les rues de Paris, avec sa si-

rène caractéristique, s'ouvrant un passage dans le trafic intense de midi. Le son des sirènes gémissant plaintivement dans les rues parisiennes congestionnées me rappela des scènes de films de la deuxième guerre mondiale.

Après un étonnant trajet effectué à grande vitesse dans la petite ambulance zigzaguant dangereusement à chaque croisement, nous arrivâmes aux urgences de l'hôpital Cochin. Là je rencontrai deux femmes médecins qui commencèrent immédiatement leur examen minutieux. L'une d'elles ressemblait à Jeanne Moreau, jeune, et l'autre était mince et pâle, avec des yeux très tristes. L'examen intime qu'elles pratiquèrent fut gênant.

Après avoir regardé les radios, elles me dirent que j'avais un large trou dans le duodénum dont la cause était inconnue, peut-être due à un ulcère, ou à un corps étranger. Je devais être immédiatement opéré ou c'était la mort assurée. Je demandai s'il était possible de le faire aux USA, et elles me répondirent que je ne survivrais pas au voyage. Elles m'assurèrent cependant que c'était le meilleur et le plus grand hôpital de Paris. Elles étaient convaincues aussi bien de l'urgence de la situation que de la nécessité de la chirurgie. Puis elles eurent besoin d'introduire une sonde dans mon estomac, mais sans m'expliquer la procédure. Un infirmier imposant se mit à cheval sur moi et commença à faire descendre un large tube, comme celui d'un aquarium, par mon nez. Il heurta le fond de ma gorge, provoquant une réaction de haut le cœur. Plus j'avais le haut le cœur, plus il poussait. À travers les larmes qui remplissaient mes yeux, je vis le docteur mince aux yeux tristes et compatissants me faire avec ses mains des gestes d'avaloir ; j'avalai donc autant que je le pus et le tube glissa vers le bas.

Je continuai à sentir la douleur, mais la morphine avait extirpé la terreur folle. Les choses étaient maintenant supportables. Une partie de mes efforts pour me contrôler consistait à me forcer à rire faiblement et à faire des jeux de mots vaseux. J'étais effrayé. Je dis à ma Beverly adorée que tout irait bien. Les docteurs parlèrent d'un séjour hospitalier de trois à quatre semaines. Puis il y aurait quelques mois de convalescence à la maison.

Après l'examen au service des urgences, je fus emmené en brancard hors du bâtiment et conduit à plusieurs blocs de là dans celui où la chirurgie devait avoir lieu. Chaque fois que les roues heurtaient une imperfection du trottoir de béton, la douleur fusait dans mon estomac, mais j'étais réconforté par la beauté des environs. C'était midi, le soleil brillait, et c'était le premier jour de juin, dans la plus belle ville de France, Paris.

Était-il possible que quelque chose aille mal ?

Nous prîmes l'ascenseur pour aller à l'étage supérieur et attendre l'opération. Mon compagnon de chambre était un gentleman, Monsieur Fleurin qui parlait anglais et avait la soixantaine avancée. Sa femme lui rendait visite. Son père était un Américain arrivé en France comme soldat pendant la Première Guerre, et il était resté. Son anglais était excellent. Son épouse essaya aussitôt de me rassurer et réconforta ma femme effrayée. Madame et Monsieur Fleurin étaient des gens parfaitement exquis et pleins de compassion pour nous étrangers, totalement apeurés.

Il était à peu près midi. Après un tourbillon d'activité, tout redevint calme. Le lit que l'on m'avait donné n'avait pas d'oreiller, aussi Beverly fit un rouleau de draps pour surélever ma tête. C'était le début de l'attente de la chi-

rurgie, et la douleur aiguë augmentait graduellement. Des rafales de douleurs violentes, comme des coups de couteau, se diffusaient dans mon thorax. Elles me coupaient le souffle. Les docteurs me dirent de rester couché le plus tranquillement possible, pour ne pas provoquer d'écoulement de suc gastrique et d'autres sucs qui corrodaient mes entrailles.

Ce que je ne savais pas était qu'à cette époque, pendant les week-ends, les hôpitaux parisiens étaient en sous-effectif ! La plupart des docteurs étaient en vacances au bord de la mer ou à la campagne. J'ai appris plus tard qu'il n'y avait eu qu'un seul chirurgien de garde dans tout l'hôpital ! Lui seul pouvait opérer ; lui seul pouvait prescrire un quelconque médicament. Je n'ai jamais vu le chirurgien ce jour-là, et comme les infirmières n'ont pas autorité à donner des médicaments, elles étaient impuissantes à faire quoi que ce soit dans ma situation qui s'aggravait.

Dans la salle d'urgence, ils avaient mis en place le large tube de caoutchouc, passant par mon nez jusqu'à mon estomac, pour aspirer tous les fluides digestifs. Il m'était très difficile de parler et ma bouche devint très sèche ; elle avait un goût de caoutchouc. Et je n'avais pas le droit de boire quoi que ce soit pour apaiser ma sécheresse.

La douleur au centre de mon abdomen empirait. Le tourment irradiait dans ma poitrine et jusque dans mon pelvis. Rester pelotonné en position fœtale, c'était la seule manière d'empêcher la brûlure d'irradier plus loin dans mes extrémités. Des larmes coulaient sur mes joues en raison de la douleur. Le seul son que je pouvais émettre était un gémissement occasionnel, comme un animal.

Quand j'essayais de marcher, cela agitait mon abdomen et amplifiait la douleur. Il valait mieux rester couché parfaitement calme et me centrer sur le fait de respirer le plus calmement possible.

Et les minutes s'écoulaient en paraissant des heures.

Aucun docteur ne vint.

Quand une infirmière entra dans la pièce, je lui demandais de la morphine. Mais les infirmières ne pouvaient rien faire. Comme elles ignoraient mes demandes, je priais Monsieur Fleurin de demander pour moi. Je disais aux infirmières que j'étais en train de mourir, et j'avais dit la même chose à Monsieur Fleurin. Au milieu de l'après-midi, l'infirmière dit qu'elle allait contacter un médecin pour voir ce qu'ils pouvaient faire et me donner une injection de « *relaxant gastrique* ». Il n'eut pas le moindre effet. Pendant tout ce temps, Beverly ou moi posions des questions aux infirmières sur l'opération, et elles nous disaient qu'elle serait réalisée dans l'heure.

Au début de l'après-midi, l'effet de la morphine avait complètement cessé. La douleur brûlante empirait continuellement. Mon estomac me donnait l'impression d'être plein de charbons ardents. Des flashes incandescents de douleur intense fusaient dans mes bras et mes jambes. Je continuai à dire en français que j'étais en train de mourir et je demandai sans cesse de la morphine. Je pensai aussi que je devrais être inconscient vu mon état. Rien dans ma vie ne m'avait préparé à cette intense agonie. Pourquoi est-ce que je ne m'évanouissais pas ? Qu'avais-je fait pour mériter cela ?

L'infirmière devint de plus en plus impatiente du fait de nos questions et de nos demandes. Beverly s'entendit

dire que si elle ne cessait pas, elle serait mise à la porte de la chambre. Ma pauvre jolie femme ne pouvait rien faire pour moi, ni trouver quelqu'un pour m'aider. Elle était parfaitement consciente qu'elle était en train de me perdre, et il n'y avait rien qu'elle put faire en dépit de toutes ses demandes.

Avec le recul, je réalise que ce sordide manque d'attention ne résultait pas de la malignité, mais plutôt d'une inaptitude et d'une indifférence bureaucratique. Je réalise aussi que n'ayant pas exprimé plus dramatiquement l'agonie que je vivais, l'équipe médicale n'avait pas réalisé toute l'étendue de ma crise.

En effet, toute ma vie a été celle d'un stoïcien auto-suffisant. Je croyais que je n'avais besoin de l'aide de personne. Je pouvais faire n'importe quoi. Je pouvais le faire, je le pensais. Dans ma douleur extrême, les secondes semblaient des minutes et les minutes des heures. Minute après minute, seconde après seconde, les heures du temps passaient.

À vingt heures, ce soir-là, la douleur était devenue totalement intolérable. J'étais dans le même lit, dans la même position, dans la même chambre depuis midi, toujours sans avoir vu un docteur. La douleur n'avait plus ces fluctuations, mais ne faisait qu'empirer. Les sucs gastriques s'écoulant de mon estomac jaillissaient dans ma cavité abdominale et me dévoraient littéralement de l'intérieur. Le tourment desséchant gagnait en sévérité et je m'affaiblissais. Respirer était presque impossible. J'essayais d'investir la moindre énergie dans l'inhalation ou l'exhalaison pour rester en vie. Il était très clair pour moi que je devais absolument continuer à respirer pour rester en vie. Point.

J'étais tellement affaibli par l'épreuve que je savais qu'il ne me restait que très peu de résistance.

Je continuais cependant à penser que ce n'était pas la manière dont c'était supposé finir. J'étais en train de m'éteindre dans un hôpital à Paris et personne ne se souciait de mon agonie.

Pourquoi ?

Qu'est-ce qui arrivera à ma femme, mes deux enfants, mes peintures, ma maison, mon jardin – toutes les choses dont je m'étais occupé ? J'avais 38 ans et je commençais tout juste à atteindre quelque renommée en tant qu'artiste. Tout mon travail, toute ma lutte aboutissaient-ils à ça ?

J'étais devenu si faible que je pouvais difficilement lever ma tête ou parler. Beverly semblait épuisée, totalement vidée par l'émotion. Je ne voulais pas lui dire que je pensai que ma fin était proche. Je lui dis que je ne pouvais tenir plus longtemps. J'avais vu qu'il faisait nuit noire par la fenêtre de la chambre nue de l'hôpital.

Plus tard, une fois rentré aux Etats-Unis, des docteurs américains m'ont dit qu'à partir de l'instant de la perforation, mon espérance de vie était approximativement de cinq heures. L'état dans lequel je me trouvais était comparable à celui d'une crise d'appendicite.

Vers neuf heures du soir, une des infirmières entra dans la chambre. Elle dit que le docteur était rentré chez lui et que l'opération ne pourrait être pratiquée avant le lendemain matin. Je sus que je ne survivrais pas jusque-là. Dix heures s'étaient écoulées depuis que le trou dans mon es-

tomac s'était formé. J'avais lutté aussi longtemps et aussi durement que j'ai pu pour rester en vie. Il ne me restait rien. Il m'était impossible de rassembler mes ressources pour respirer encore.

Je savais maintenant que j'étais en train de mourir. Je savais que mourir était la seule voie menant hors de ce monde de douleur.

Mourir était la chose la plus simple du monde. Tout ce que j'avais à faire, c'était cesser de lutter pour inspirer, expirer. Je me tournai vers Beverly qui avait pleuré pendant des heures, et je ne l'avais jamais vue aussi bouleversée. Luttant contre les flots de larmes, je lui dis que je l'aimais beaucoup. Je lui dis que c'était fini. Nous nous dîmes adieu. Je n'avais pas le courage ou la ressource d'en dire plus. Elle se leva de la chaise à côté du lit et m'entoura de ses bras. Elle m'embrassa et me dit qu'elle m'aimait et qu'elle m'aimerait toujours, puis elle me dit au revoir. Elle se rassit et pleura du plus profond de son être.

En me disant à moi-même « *Finissons-en maintenant* », je fermai les yeux. La dernière chose que je vis furent les épaules de ma femme secouées par les sanglots et ses mains pressées sur ses yeux quand j'entrai dans l'oubli. Je savais que ce qui allait se passer, ensuite, ce serait la fin de toute espèce de conscience ou d'existence. Je savais que c'était vrai. L'idée d'une quelconque vie après la mort n'avait jamais effleuré mon esprit parce que je ne crois pas à ce genre de choses.

Je savais avec certitude qu'il n'y a rien après la mort. Seuls les simples d'esprit croyaient en ce genre de choses. De plus, je ne croyais pas en Dieu, ni au ciel, ni à l'enfer, ni en d'autres contes de fées.

J'appareillai vers les ténèbres, un sommeil dans l'annihilation.

La descente

Je me levai. Et j'ouvris les yeux pour voir pourquoi je me levais... Je me trouvais entre les deux lits dans la chambre de l'hôpital. Quelque chose n'allait pas. Pourquoi étais-je vivant ? J'avais voulu oublier, échapper à la douleur qui me consumait en entier, insupportable.

« *Est-ce que ça pourrait être un rêve ?* » continuai-je à penser. « *Cela doit être un rêve* ». Mais je savais que ce n'en était pas un. J'étais conscient que je me sentais plus alerte, plus vigilant et plus vivant que jamais je ne l'avais jamais été de toute ma vie. Tous mes sens étaient extrêmement développés. Tout autour de moi et en moi était vivant. Les plaques de linoléum par terre étaient éclatantes et douces, et mes pieds nus m'envoyaient une sensation moelleuse et collante à leur contact.

La lumière brillante de la pièce illuminait chaque détail d'une clarté cristalline. Un mélange d'odeur d'urine

éventée, de sueur, de résidus d'eau de Javel des draps et de peinture d'émail remplissait mes narines. Les sons de ma respiration et le sang coulant à travers mes veines bourdonnaient dans mes oreilles. La surface de ma peau picotait avec la sensation de l'air passant au-dessus d'elle. Ma bouche avait un goût éventé et était sèche. Il était bizarre de sentir que tous mes sens étaient exacerbés et alertes, comme si je venais de naître. Des pensées se bousculaient à travers mon esprit: « *Ce n'est pas un rêve. Je suis plus vivant que je ne l'ai jamais été* ».

Ceci est trop réel. Je serrai les poings et je fus étonné de voir combien je sentais davantage. Je pouvais sentir les os dans mes mains, les muscles qui s'étendaient et se contractaient, la peau pressée contre la peau. Je touchai mon corps avec mes mains en différents endroits et tout était intact, vivant. Ma tête, mes épaules, mes bras, mon abdomen, et mes cuisses étaient tous intacts. Je me pinçai et j'eus mal. J'étais conscient de mon problème à l'estomac, mais il n'était pas aussi grave qu'avant. C'était plutôt le souvenir d'une douleur. J'étais profondément conscient de ma situation et de la nécessité d'avoir une opération dès que possible. Sous tous les aspects, j'étais plus vivant que je ne l'avais jamais été de ma vie.

Je regardai mon compagnon de chambre, Monsieur Fleurin: ses yeux étaient à moitié fermés. Je me tournai et regardai Beverly assise sur la chaise près de mon lit. Elle était immobile, regardant fixement le sol. Elle paraissait physiquement épuisée par le chagrin. Je lui parlai mais elle ne sembla pas m'entendre. Elle était assise et restait absolument immobile. Je cessai d'essayer de parler avec elle pour un moment parce que quelque chose qui se trouvait entre nous attira mon attention.

Dans le lit, sous le drap, il y avait quelqu'un.

Quand je me penchai pour voir le visage de la personne dans ce lit, je fus horrifié de voir sa ressemblance avec mon propre visage. Il était impossible que cette chose puisse être moi parce que je me tenais au-dessus d'elle et parce que je la regardais. Je baissai le regard sur la reproduction de mes mains, de mes bras, de mon torse, de mes jambes et de mes pieds sous ce drap. Il ressemblait à mon visage, mais il avait l'air dépourvu de signification, comme une coquille vide et sans vie.

J'étais debout, là, près du lit et je regardais le corps dans le lit. Tout ce qui était moi, ma conscience, et mon être physique, se tenait à côté du lit. Non, ce n'était pas moi allongé dans ce lit, c'était juste une chose qui n'avait aucune importance pour moi. Elle aurait tout aussi bien pu être un paquet de viande du supermarché.

L'impossibilité de la situation fit chanceler mon esprit. J'avais dû devenir fou. Quelque part, j'avais dissocié mon être en deux parties, j'étais schizophrène, complètement fou, délirant. Mais je ne m'étais jamais senti plus alerte et conscient. Je voulais désespérément alerter Beverly, et je commençai à crier devant elle pour dire quelque chose, mais elle resta de marbre sur la chaise à côté du lit. Je hurlai et tempêtai contre elle, mais elle se contenta de m'ignorer. J'avais beau crier de toutes mes forces ou la maudire, elle n'avait pas de réaction : ses yeux ne clignaient même pas !

Il était impossible qu'elle ne puisse pas entendre mes hurlements.

Je me tournai vers Monsieur Fleurin dans le lit der-

rière moi. Je me penchai sur lui et criai à quelques pouces de son visage : « *Pourquoi m'ignorez-vous ?* ». Il regardait directement à travers moi comme si je n'étais pas là. Je pus voir mes gouttelettes de salive frappant son visage pendant que je criais. Il regardait fixement à travers moi comme si j'avais été transparent. Rien ne se passait normalement. J'éprouvai un sentiment croissant d'angoisse... Et là, la colère, la peur et la confusion s'emparèrent de moi.

La pièce de l'hôpital était brillamment éclairée. Tout était extrêmement clair. Les détails étaient marqués et distincts. Chaque nuance du linoleum, chaque bosse dans la peinture sur les lits de métal étaient agrandies. Je n'avais jamais vu le monde avec une telle clarté et une telle exactitude. Chaque chose était tellement marquée qu'elle en était surabondante. Mon sens du goût, du toucher et de la température explosait. Le goût dans ma bouche était affreux parce qu'il était surpuissant.

« *Qu'est-ce qui m'arrive ? C'est si réel ! Mais comment est-ce possible ?* ». Peut-être, pensai-je, ont-ils fabriqué une réplique en cire de mon corps pendant que j'étais inconscient ? Ils auraient pu faire un moule à séchage rapide de mon visage et le mettre sur un mannequin pendant que j'étais inconscient et le glisser dans le lit. Mais pourquoi ? Est-ce une sorte de test pour voir comment je réagirai ? Cela n'a aucun sens. Mais comment autrement cela aurait-il pu se passer ?

Au loin, à l'extérieur de la pièce, dans le hall, j'entendis des voix qui m'appelaient : « *Howard, Howard* » disaient-elles. C'était des voix plaisantes, masculines et féminines, jeunes et vieilles, qui m'appelaient en anglais. Personne parmi les gens de l'hôpital ne parlait aussi bien l'anglais ;

de plus, ils ne pouvaient pas prononcer correctement le prénom Howard. J'étais complètement désorienté. Beverly et Monsieur Fleurin ne semblaient pas les entendre. Je demandai alors qui elles étaient et ce qu'elles voulaient.

– Viens ici, dirent-elles. Allez, dépêche-toi. On t'a attendu longtemps...

– Je ne peux pas, dis-je. Je suis malade. Quelque chose ne va pas en moi ; il y a quelque chose de détraqué. J'ai besoin d'une opération. Je suis très malade !

– On peut arranger ça, dirent-elles, si tu te dépêches. Ne veux-tu pas te sentir mieux ? Ne veux-tu pas d'aide ?

J'étais dans un hôpital inconnu, dans un pays étranger, dans une situation extrêmement bizarre, et j'étais effrayé par ces gens qui m'appelaient. Ils étaient irrités par mes questions qui n'avaient pour but que de savoir qui ils étaient.

L'entrée semblait bizarre quand je m'avançai vers la porte. J'avais le sentiment que si je quittais la pièce, il me serait impossible de revenir. Mais je ne pouvais pas communiquer avec ma femme, ni avec mon voisin de chambre. Les voix continuèrent à dire : « *Nous ne pourrions pas t'aider si tu ne viens pas ici* ».

Après plusieurs questions restées sans réponse, je supposai qu'ils devaient être là pour me préparer à mon opération. Qui d'autre cela pouvait-il être ? Je décidai alors de les suivre plutôt que de rester dans une pièce où tout le monde m'ignorait. Après tout, j'avais besoin de la chirurgie. J'allai donc dans le hall, empli d'anxiété. L'espace semblait éclairé mais très brumeux, comme un écran de télévision avec une réception terriblement mauvaise.

Je ne pus distinguer aucun détail. Je me trouvais comme dans un avion traversant des nuages épais. Les gens étaient éloignés et je ne pouvais pas les voir très clairement. Mais je savais qu'il s'agissait d'adultes, masculins et féminins, grands et petits, vieux et jeunes. Leurs habits étaient gris et très pâles. Quand j'essayai de m'approcher d'eux pour les identifier, ils se retirèrent très vite plus profondément dans le brouillard. Je dus donc les suivre encore plus loin dans l'atmosphère épaisse. Je ne pus jamais m'approcher d'eux à plus de vingt mètres.

J'avais de nombreuses questions. Qui étaient-ils ? Que voulaient-ils ? Où voulaient-ils aller ? Qu'en était-il de ma femme ? Comment cela pouvait-il être réel ? Ils ne voulaient pas répondre mais insistaient pour que je me dépêche de les suivre. Ils me répétèrent que mes problèmes étaient sans importance et secondaires. Dans un état de détresse émotionnelle, je les suivis, traînant mes pieds nus, avec le souvenir de la douleur dans mon ventre, me sentant bien plus vivant. J'étais moite de transpiration et très confus, mais nullement fatigué. Je savais que j'avais un problème qui devait être traité correctement. Ils apparaissaient comme mon seul espoir.

Chaque fois que j'hésitais, ils me demandaient de continuer. Ils répétaient la promesse que si je les suivais, mes troubles prendraient fin. Nous marchâmes et marchâmes encore, et mes questions répétées étaient écartées. Ils insistaient pour que nous nous hâtions d'arriver à notre destination.

Pendant le trajet, je tentai de compter combien il y avait de personnes et de comprendre quelque chose sur leur identité, mais je n'y arrivai pas. Le brouillard s'épaissit pendant que nous avançons, et devint progressive-

ment plus sombre. Ils bougeaient autour de moi et leur nombre semblait avoir augmenté. Je ne savais pas dans quelle direction nous allions. Je pensai que nous avions fait des kilomètres. J'avais l'étrange capacité de regarder de en arrière temps en temps et de voir à travers la porte de la pièce de l'hôpital, bien qu'elle soit de plus en plus petite. Le corps était toujours là, couché immobile sur le lit, et Beverly toujours assise et toujours aussi choquée qu'elle l'avait été quand cette expérience surréaliste avait commencé.

Il semblait y avoir plusieurs kilomètres, mais je pouvais continuer à la voir malgré cette distance. Pendant tout le temps où nous progressions, je tentai de glaner des informations sur l'endroit où nous nous rendions en avançant sur ce revêtement. Il n'y avait aucun mur. Le plancher ou le sol n'avait aucun caractère, pas plus que je ne sentais une inclinaison ou une déclivité. On avait l'impression de marcher sur un plancher lisse, un peu humide, mou. Comment le hall d'entrée de cet hôpital pouvait-il être aussi long ? Comment ce même plan invariable pouvait-il continuer tout ce temps ? Quand monterions-nous ou descendrions-nous ? J'avais parfois le sentiment étrange que nous devions descendre subtilement.

Je ne pouvais pas non plus évaluer combien de temps s'était écoulé. J'avais une sensation profonde d'intemporalité. C'était étrange car en tant que professeur, j'étais capable d'estimer combien de temps j'avais parlé. Je savais seulement qu'il semblait que nous avions marché pendant très longtemps. Je continuais à demander quand nous allions arriver à destination. « *Je suis malade* » leur disais-je, « *Je ne peux pas y arriver* ».

Mais ils se mirent de plus en plus en colère et devinrent sarcastiques : « *Si tu arrêtais de te lamenter et de geindre, nous y parviendrions* » disaient-ils. « *Bouge, allons-y, dépêchons !* »

Plus je posai de questions et devenais suspicieux, plus ils devenaient antagonistes et autoritaires. Ils chuchotaient sur mes fesses qui n'étaient pas couvertes par ma blouse d'hôpital, et sur mon apparence pathétique. Je savais qu'ils parlaient de moi, mais quand j'essayai d'écouter, ils se disaient : « *Chut, il peut vous entendre, il peut vous entendre* ». Ils ne semblaient pas savoir ce que je pensais, pas plus que je ne savais ce qu'ils pensaient. Ce qui était de plus en plus clair, c'est qu'ils me trompaient et que plus je resterais avec eux, plus la distance à parcourir serait longue.

Dans la chambre de l'hôpital, une éternité auparavant, j'avais espéré mourir et mettre un terme au tourment de la vie. Maintenant, j'avais été invité par une foule de gens insensibles à suivre une destination inconnue dans des ténèbres qui s'étendaient à l'infini. Ils commencèrent à crier et à hurler des insultes à mon égard, en me demandant de me dépêcher. Plus je devenais misérable, et plus ils prenaient de plaisir à voir ma détresse.

Un terrible sentiment de crainte augmentait en moi.

Cette expérience était *trop* réelle.

Sur certains points, j'étais plus vigilant et sensitif que je ne l'avais jamais été. Tout ce qui arrivait n'aurait pas dû être possible, et maintenant cela se produisait. Ce n'était pas un rêve ou une hallucination, mais je souhaitais que ce le fût. Tout ce que j'avais expérimenté avant

ça était un rêve, comparé à la manière dont je vivais maintenant la réalité. J'étais apeuré, épuisé, gelé et perdu. Il m'a paru évident que l'aide que ces êtres terribles m'avaient promise au début n'était qu'une ruse pour que je les suive.

J'étais peu disposé à aller plus loin, mais la moindre hésitation de ma part entraînait des injures et des insultes. Ils me disaient que nous étions pratiquement arrivés, de me taire et de faire quelques pas de plus. Quelques voix essayèrent un ton de conciliation qui amusa les autres. Parmi elles, je distinguai une humeur faite d'excitation et de triomphe.

Pendant longtemps, j'avais marché les yeux baissés pour voir mes pas. Quand je regardai autour de moi, je fus horrifié de découvrir que nous étions dans une obscurité totale. Le côté désespéré de ma situation me submergea. Je leur dis que je n'irai pas plus loin, de me laisser seul, et qu'ils étaient des menteurs. Je pouvais sentir leur respiration sur moi quand ils crièrent et vociférèrent leurs insultes. Alors ils commencèrent à me pousser et à me bousculer. Je me mis à répliquer. Il s'ensuivit une frénésie sauvage de railleries, de hurlements et de coups. Je me battis comme un chiffonnier. Quand je les bousculai et leur donnai des coups de pied, ils me mordaient et me déchiraient en retour. Pendant tout ce temps, il était manifeste qu'ils y prenaient un grand plaisir. Bien que je ne puisse rien voir dans cette obscurité, j'étais conscient qu'il y en avait des douzaines, voire des centaines autour de moi.

Mes tentatives pour riposter ne firent que provoquer une plus grande joie encore. Quand je continuai à me défendre, j'étais conscient qu'ils n'avaient aucun empressé-

ment à m'annihiler. Ils jouaient simplement avec moi comme un chat joue avec une souris. Chaque nouvel assaut entraînait des hurlements de rires cacophoniques. Ils commencèrent à déchirer des parties entières de mon corps. Avec horreur, je réalisai que j'étais mangé vivant, méthodiquement, lentement, si bien que leur distraction allait durer très longtemps. Et comme je ne pouvais pas voir dans cette obscurité totale, chaque son et chaque sensation physique était enregistrée avec une intensité horrifiante.

Ces créatures avaient été autrefois des êtres humains. La meilleure manière dont je puisse les décrire, c'est de penser au pire des personnages monstrueux imaginaires, dépouillés de toute compassion. Certains d'entre eux semblaient capables de dire aux autres que faire, mais je ne peux pas affirmer qu'il y avait une organisation dans ce désordre. Ils ne semblaient pas être contrôlés ou dirigés par quelqu'un. Ils étaient simplement une multitude, guidés par une cruauté sans limites.

Dans l'obscurité j'avais un contact physique intense avec eux quand ils m'assaillaient. Leurs corps avaient la consistance exacte des corps humains, à l'exception de deux caractéristiques : ils avaient des ongles très longs et coupants, et leurs dents étaient plus longues que les dents normales.

Je n'avais jamais été mordu par un être humain avant eux. Pendant notre bagarre, ils ne ressentaient aucune douleur. Outre leur manque de sentiments, ils ne semblaient pas posséder d'habiletés spéciales. Au début de l'expérience, ils étaient habillés, mais après, dans nos contacts physiques, je n'ai jamais senti de vêtements sur eux. Le niveau du vacarme était atroce. D'innombrables per-

sonnes riaient, hurlaient et raillaient. Au milieu de cette cohue, j'étais l'objet central de leur désir. Mon tourment les excitait et plus je me défendais, plus ils étaient heureux.

Au final, je fus tellement déchiqueté et tellement brisé que je ne pus leur résister plus longtemps. La plupart d'entre eux arrêterent alors de me torturer parce que je ne les amusais plus, mais quelque uns continuèrent à me piquer, à me taillader et me tourner en ridicule.

J'avais été écartelé.

J'étais couché là dans l'obscurité, dans cet état misérable. En fait, je ne décris pas tout ce qui s'est vraiment passé car il y a des choses dont je ne veux même pas me rappeler.

Ces événements furent si horribles et perturbants que je ne veux pas m'en souvenir. Il m'a fallu des années pour essayer d'en oublier une grande partie.

Seul

Alors que je gisais sur le sol avec mes bourreaux grouillant autour de moi, une voix émergea de ma poitrine. Elle résonnait comme ma voix, mais ce n'était pas l'une de mes pensées. Je ne la prononçai pas. La voix qui avait la sonorité de la mienne, mais ne l'était pas, me dit : « *Prie Dieu* ». Je me rappelle avoir pensé : « *Pourquoi ? Quelle idée stupide. Ça ne collait pas. Quelle excuse bidon. Couché ici dans l'obscurité, entouré par ces créatures hideuses ! Je ne crois pas en Dieu. C'est sans espoir, et je suis au-delà de toute aide possible, que je croie en Dieu ou pas. Je ne prierai pas, un point c'est tout* ». Une seconde fois, la voix me parla : « *Prie Dieu* ». Je reconnaissais bien ma voix, mais je n'avais pas parlé.

Prier comment ? Prier quoi ? Qui ? Je n'avais jamais prié de toute ma vie d'adulte. Je ne savais pas comment prier. Je n'aurais pas su dire les bons mots, même si

j'avais voulu prier. Je ne peux pas prier ! La voix me redit : « *Prie Dieu* ». Ce fut plus autoritaire cette fois-ci. Je n'étais pas sûr de ce que je devais faire. Pour moi, c'était quelque chose que je n'avais vu que quand, alors que j'étais enfant, j'avais vu les adultes prier. C'était une chose amusante qui devait être faite de la bonne manière.

Je tentai de me souvenir des prières de mon catéchisme. Les prières sont des choses que vous mémorisez. De quoi pouvais-je me souvenir aussi loin dans mon enfance ? Je tentai de murmurer quelques phrases du 33^e *Psaume*, puis des bouts de la *Bannière étoilée*, de la *Prière du Seigneur*, de la *Promesse d'Allégeance*, que *Dieu bénisse l'Amérique*, etc., bref tout ce qui pouvait me revenir à l'esprit comme prière... « *Oui, je pense que je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrai aucun mal, parce que tu es avec moi. Pour la majesté de pourpre des montagnes, mes yeux ont vu la gloire de la venue du Seigneur. Délivre-nous du mal. Une nation sous un seul Dieu. Que Dieu bénisse l'Amérique* ». Et là, je fus surpris de constater que ces êtres cruels et sans merci qui m'arrachaient la vie avec leurs ongles, devenaient fous de rage à cause de ma prière fragmentaire. Comme si je leur avais jeté de l'huile bouillante. Ils hurlèrent : « *Il n'y a pas de Dieu ! Avec qui penses-tu parler ? Personne ne peut t'entendre ! Maintenant, on va vraiment te faire mal* ».

Ils juraient comme des charretiers, avec des mots pires que tous les blasphèmes dits sur terre. Mais en même temps, ils reculaient. Je pouvais encore entendre leurs voix dans les ténèbres profondes, mais ils s'éloignaient de plus en plus. Je réalisai alors que dire des choses sur Dieu les faisaient réellement partir. Du coup, je mis un peu plus d'énergie dans mes paroles : « *Oui, je pense que je*

marche à travers la vallée de la mort, Dieu va venir te prendre. Laisse-moi seul, le Seigneur est mon berger, et une nation sous un Dieu, et... ». En reculant, ils devenaient plus enragés, jurant et hurlant contre Dieu. Ils hurlaient, disant que ma prière était sans valeur, et que j'étais un lâche, un rien du tout. Pendant ce temps, ils se retiraient dans l'obscurité, au-delà de ce que je pouvais entendre. Je savais qu'ils étaient loin mais qu'ils pouvaient revenir.

J'étais seul, détruit, et maintenant douloureusement vivant dans cet endroit répugnant et horrible. Je n'avais aucune idée du lieu où je me trouvais. Au début, quand je marchais avec ces gens, j'avais pensé que nous nous trouvions dans une partie non éclairée de l'hôpital. Avec le temps, je réalisai que nous étions ailleurs. Maintenant, je ne savais pas si j'étais encore dans le monde. Comment *ceci* pouvait-il être un monde ? Il n'y avait pas d'indication de direction à suivre, même si j'avais été physiquement capable de ramper. L'agonie que j'avais souffert pendant le jour à l'hôpital n'était rien comparée à ce que j'éprouvais maintenant. La douleur physique, qui me consumait en entier, était secondaire par rapport à la douleur émotionnelle. Leur cruauté psychologique était insupportable.

Je restai seul dans l'obscurité pendant un temps que je ne pouvais mesurer. Je pensai à ce que j'avais fait. Pendant toute ma vie, j'avais pensé que travailler dur était ce qui comptait. Ma vie fut consacrée à construire un monument à mon ego. Ma famille, mes sculptures, mes peintures, ma maison, mes jardins, mes illusions de pouvoir, tout cela était des extensions de mon ego. Maintenant, toutes ces choses avaient disparues, et que signifiaient-elles vraiment ? Tout ce pourquoi j'avais vécu était perdu et ne signifiait plus rien.

Pendant toute ma vie d'adulte, j'avais été fort, confiant dans le fait que je pouvais prendre soin de moi. Maintenant j'étais un ver jeté dans les ténèbres extérieures et je n'avais ni ressources ni pouvoir, ni ma rage intérieure pour me protéger. Cette épreuve m'avait dépouillé de toutes mes défenses.

Toute ma vie, j'avais combattu mon fonds constant d'anxiété, de peur, de crainte, et d'angoisse. Me disant que si je pouvais devenir célèbre, je pourrais battre l'impuissance et vaincre la mort. Mais je ne deviendrai pas célèbre, je mourrai et ma vie entière serait insignifiante. Ainsi, je ne vivais pas dans le présent. Je m'étais toujours efforcé de trouver une gloire éternelle inaccessible, comme une protection contre l'oubli. La fosse de désespoir dans laquelle je me trouvais maintenant ne me donnait ni gloire, ni oubli.

J'étais collé à moi-même et c'était effrayant.

Je n'avais pas eu assez de temps pour avoir beaucoup d'amis. J'étais trop occupé. En fait, je trouvais la plupart des gens fastidieux. Je faisais ce que je pouvais pour éviter les interactions sociales. Je n'appartenais à aucun club ou organisation. En dépit de mon apparence narcissique, je ne m'aimais pas, et je n'aimais pas les autres non plus.

Qu'il était ironique de finir dans cet égout de l'univers avec des gens qui se nourrissaient de la souffrance des autres ! J'avais eu peu de vraie compassion pour les autres. Je me rendis compte que je n'étais pas différent de ces misérables créatures qui m'avaient tourmenté. Défaillants en amour, ils avaient été conduits dans les ténèbres extérieures où leur seul désir était d'infliger leur tourment intérieur aux autres. Dépouillés d'amour, d'espoir et de

~ Table ~

5	Préface d'Anne Rice
9	Paris
21	La descente
33	Seul
41	La lumière
49	Passage en revue de ma vie
59	Le passé et le futur
73	Que se passe-t-il quand on meurt
87	Pourquoi nous sommes ce que nous sommes
97	Réalité
107	La discussion
117	Le réveil
131	Lisa et Clarence
137	Renvoyé
147	Le prochain pour le ciel
157	Les Limbes
173	Raconter l'histoire
179	Une seconde chance
179	Anges
187	Pèlerin
193	Postface
197	Remerciements